

[Anecdote en patois]

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 21

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Hier soir, un opéra tout nouveau, l'*Ombre*, a pris la place de *Martha*, dont il avait été question dans le programme de la troupe lyrique de Genève. Le choix de cet ouvrage, comme substitution, nous a paru de très bon goût; quoi de mieux que remplacer *Flotow* par *Flotow*, et surtout en offrant à notre public l'attrait d'une nouveauté. L'*Ombre* a, nous semble-t-il, quelque ressemblance avec l'*Eclair* d'Halévy; pas d'éclat de mise en scène, pas de masses chorales; partout de l'intérêt, du dramatique et de la gaieté de bonne compagnie, et, pour complément, une heureuse interprétation des artistes qui, dès leur début sur notre scène, ont moissonné les plus flatteurs encouragements.

Maintenant, un mot sur le sujet de cette œuvre ou, comme dans *Martha*, les plus suaves mélodies abondent.

La révocation de l'Edit de Nantes obligea un comte ou marquis à sauver sa tête par l'exil. Réfugié en Savoie, il consacra ses talents d'artiste à la sculpture sur bois; et accueilli chez une charmante fermière et près d'un bon docteur qui le traite en ami, il ne tarde pas à émouvoir le cœur de son aimable hôtesse, qui paraît lasse du veuvage. Une jeune personne, qu'il avait aimée, le retrouve sur la terre d'exil et le considère comme l'ombre de lui-même, puisqu'elle a lieu de le croire mort.

Après bien des péripéties, qui passent tour à tour du tragique au comique, deux légitimes unions s'en suivent et tout se termine au plus grand plaisir de chacun.



Nous avons assisté hier à une scène touchante. Quarante-trois petits enfants, parmi lesquels plusieurs orphelins, amenés de Montbeillard par les soins de personnes charitables de notre ville, étaient réunis dans la grande salle des *Trois Suisses*. Plusieurs dames et demoiselles procédaient à la toilette de ces nouveaux hôtes. Ici l'on tressait une chevelure blonde, là on lavait de petits bras amaigris, plus loin, on substituait à des haillons des vêtements propres sous lesquels toutes ces petites figures reprenaient vie et gaieté.

L'œuvre est belle; que Dieu en récompense les auteurs. Qu'ils seront mieux ici, ces pauvres enfants, qu'au milieu d'une population ruinée par la guerre! Délaissés par des parents en souci de refaire leur position, ces petits êtres erraient dans les rues et les environs de Montbeillard, où ils n'auraient pas tardé de contracter des habitudes de vagabondage et des vices leur fermant toute perspective d'une vie honnête et paisible. Ils ont tous été recueillis dans des maisons particulières où ils seront gardés jusqu'à ce que de meilleurs jours leur permettent de rentrer dans leur pays natal.



Lianiré.

Din onna coumena àù pî daù Jura (ne mé sovi-gno pa se lé Mourtsi àù Mont-la-Vela) la municipalité s'assimbliavé, ia dza gran tin, din on vilho tsaté dé tanta Berthe.

La tsambra io sé tenion, avai dai fenitré avoué dai carreaux rionds in fattâ din dau pllion.

Pai onna balla demindze dé juin que noutré municipaux s'étion assimblâ la véprâ, vaite cé-te pâ on lan daù plliantsi qu'étaï ao redou daù sélaù que coumence à fougâ et à chintré lo supllion.

Vo pouaidé pinsâ se noutré dzin furant épouairi; lé z'on fourguenont lo plliantzi po lo décllioulä; lé z'autro frennont avau lé z'égrâ po allâ sailli la pompa; lo métrau arrevé tot essocllia avoué on goume d'aiguié, quié, l'étion ti sin dessus-déso.

Quand l'an z'u détient et que la granta pouaira fut passahié, l'étaï question dé savai quouai avai mé lo fû. Tsacon desai sa raison et craïavont bau et bin que l'étaï lo diabllio qu'avai cin fê.

Mâ lo greffier qu'avai étâ à la grant' écoula à Losenâ, sé laivé et laù dese:

« N'est ni lo cornu, ni sa mère-grand qu'a fê » clli'achon, lé tot bounamin lo sélaù que baillivé » contre cê carreau bossu et qu'a supllia lo pllan- » tsi, tot-on qu'on verro à bourla. »

Toparai, que dese lo sindico, n'in z'u dau bouneu que cin sai arrevâ dé dzo, se l'avai étâ dé nê, n'é-tion ti frecassi!!!



Lai a quoquié tin on pahisan sé presinté dévan la justice dé paix po avai on autorisachon qu'on lai fe pahî salâhié.

Quand l'a zu bailli sa mounia, dese dincé ao dzuzo:

— Ora que iê pahî, éte qu'on paü vo dere on mot?

— Pourquoi pâ.

— Hé bin! monsu lo dzuzo vo baillera on bon tsevu dé pouuré dzin!

— Quemain don?

— Por cin que vo teridé bin, vo medzidé bin, et vo z'été d'on petit prix.

L. C.



Un professeur en voyage.

IV

Mais reprenons la série des opérations de cette soirée. D'abord les présentations, avec échange de compliments et de révérences; puis prise des places, non sans beaucoup de façons. Heureusement, un trio de vieilles matrones émérites prit place au siège d'honneur, sur le sofa. Le reste se casa d'après son importance. Alors on chuchota. Tous les regards furent pour la jeune dame de Berlin; on la toisa jusqu'à satiété, et on se communiqua ses réflexions. Les jeunes demoiselles étudièrent surtout sa toilette, afin de se mettre, le plus tôt possible, à la dernière mode. Quant à celle qui était l'objet de tant d'études, elle se mit de suite à l'aise et étudia à son tour les politesses et les prévenances dont elle était accablée.

Une chose, cependant, prédominait dans toutes les têtes; c'était le fait inouï de se trouver invitées dans cette maison tant convoitée, et chez ce jeune homme, objet de tant de louanges et de tant de critiques. Il devait avoir eu des raisons toutes particulières pour réunir cette société. A n'en pas douter, la jeune dame de Berlin devait les examiner, les scruter pour, ensuite, faire son rapport et indiquer ses préférences. Cette manière de considérer le but de l'invitation, avancée d'abord par une ou deux personnes, se propagea rapidement et fut partagée par toute la société. Il en résulta que chacune de ces dames fit ses meilleurs efforts pour se